

soit visible ou invisible. À ce jour, les lasers de grande puissance, d'usage militaire, sont peu répandus car pratiquement inexploitable.

Parmi les quatre retenus à cet usage, trois sont dits chimiques : c'est-à-dire qu'on obtient le rayonnement via une réaction chimique, soit avec du fluorure d'hydrogène, du fluorure de deutérium ou de l'iodure d'oxygène. Le dernier est dit à gaz dynamique, mais je vous passe les détails ! Il est plus probable que vous rencontriez les éléments chimiques cités tout de suite. Si ce n'est pas le cas, faites-nous remonter les informations.

— C'est noté. Quel est le réel risque encouru par la fabrication d'une telle technologie ?

Dominique se gratte le menton, réfléchit quelques secondes et reprend :

— Considérons que l'on puisse équiper un char d'un canon laser en tant qu'armement principal, pour autant qu'ils parviennent à développer une technologie que l'on puisse embarquer sur un véhicule terrestre, le choix du laser présenterait bien des avantages : d'abord, peu d'usure des composants mécaniques, très intéressant quand on sait qu'un char actuel a une durée de vie limitée à quelques milliers de coups à pleine charge. De plus, disparition des coûts colossaux d'équipements en systèmes de visées et calculateurs : avec le laser, c'est simple, on touche ce qu'on vise, ce qui limite également les dégâts collatéraux.

Enfin, une puissance modulable, on pourrait décider d'adapter la puissance du tir d'un mode létal à un mode non létal. Et tout cela, à un très faible coût unitaire du tir.

— Quand on sait qu'un obus de char coûte plusieurs milliers d'euros... Pas étonnant que cette technologie intéresse, intervient le sous-directeur.

— Pour faire simple, précise Dominique, la mise en vente d'une telle technologie pourrait avoir des conséquences sans précédent sur le marché de l'armement, au même titre que l'a été la première bombe atomique lancée sur Hiroshima et Nagasaki en 1945.

Le sous-directeur remercie Dominique et le libère.

Quand Dominique passe la double porte du salon, le sous-directeur se tourne vers moi.

— Soyons honnêtes, nous savons que les Russes sont en contact avec eux, il s'agit d'une menace concrète qui pourrait déstabiliser et compromettre la stratégie des États-Unis et de l'Europe.

— Êtes-vous partant, Anthony ?

— Sur le principe, je suis d'accord, mais n'y a-t-il pas mieux à faire que de détruire ce que je suis censé découvrir ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, les laisser terminer le travail, les aider dans ce sens, et ensuite leur voler la méthode, les documents, enfin tout ce qui sera nécessaire à l'exploitation du système.

— Il n'y a que vous qui pouvez décider ce qui sera le mieux une fois que vous serez sur place. N'oubliez cependant pas les mots de Dominique. Ce serait une découverte sans précédent.

— OK, j'aviserais sur place, si je me résous à cette démarche. De toute façon, je vous ferai suivre un commentaire en attente de votre décision.

Une fois rentré à mon hôtel, je me demande si mes supérieurs n'ont pas mis la barre un peu haute. Un tel projet, ajouté à une infiltration pas évidente, ne laisse pas envisager une réussite, j'ai trop côtoyé ce genre de personnages. Ils sont impitoyables, sanguinaires et ne laissent que peu de place à d'autres sentiments. Je n'aurai aucune assistance sur place. Personne sur qui compter. Ce sera très compliqué.

De plus, je connais le sous-directeur depuis une opération précédente qui ne s'était pas très bien passée : en poste en Irak lors de l'évacuation des ressortissants étrangers après la décision des Américains d'abandonner toute présence sur le territoire, je devais prendre l'avion pour Paris, mais je suis refoulé à l'aéroport de Bagdad, n'étant pas sur la liste des voyageurs pour Paris.

L'organisation de ce rapatriement incombe au sous-directeur, qui m'avait visiblement fait faux bond.

J'étais parvenu à me sortir de ce pétrin grâce à l'une de mes connaissances américaines qui a réussi à me faire embarquer dans un avion US, direction la base de Ramstein en Allemagne, avant de regagner Paris par le train, une aventure dont je me serais bien passé.

Je saisis le dossier que m'a remis le patron, pour voir un peu de quoi il retourne.

Je trouve une carte de la région, une carte topographique entre Rutba<sup>2</sup> et Bagdad, puis toute une documentation sur l'utilisation du laser à des fins militaires.

En revanche, j'y trouve très peu d'informations concernant le groupe et son principal dirigeant :

---

<sup>2</sup> *Ar-Rutbah* est une ville irakienne de l'ouest de la province d'Al Anbar, entièrement habitée par des musulmans sunnites.

Celui-ci est un Tchétchène du nom de Anzor Azanayevs. L'assemblage et les réglages du laser sont effectués dans le repaire dont il dispose, sur une ancienne base militaire abandonnée en plein désert irakien, entre Ar-Rutbah et Ramadi, à 400 km à l'ouest de Bagdad.

Je voyagerai avec un passeport anglais, me faisant passer pour un mercenaire expérimenté en quête de gros profits.

Pour entrer en contact avec le groupe, j'utiliserai les services du résident de mon unité à Bagdad, Omar Al Mokhtar.

Le voyage est organisé par ma cellule, mon trajet jusqu'à Bagdad s'effectuera à partir de la France, jusqu'à Amman en Jordanie, de façon à ne pas attirer l'attention sur moi en arrivant directement à Bagdad. Depuis Amman, je rejoindrai Bagdad en voiture.

## Chapitre 2

### Le contexte

La cellule a réservé une chambre à l'hôtel Dijla Al Khair à Bagdad, situé entre le Victory Square et l'Iraqi Cultural Institute News. Situé à proximité des monuments les plus célèbres de Bagdad, comme la mosquée Haider Hane et le musée Baghdadi, c'est un hôtel sans prétention, tout à fait ce qu'il me faut pour rester si peu de temps à Bagdad.

J'ai demandé à mon contact de venir m'y retrouver pour qu'il m'expose ce qu'il pense de la mission. Je m'installe à la terrasse devant une pression bien fraîche pour observer le comportement de la rue : cela semble calme.

J'en profite pour guetter l'arrivée d'Omar. Je le reconnais toujours à son allure, droit comme un I, le pas un peu nonchalant.

Il porte la traditionnelle dishdasha : une longue robe qui tombe au niveau des chevilles, sa tête est entourée par une écharpe enroulée appelée keffieh.

Il ne semble pas avoir été suivi, la rue est toujours aussi calme.

— As-salam alaykoum, Omar, dis-je doucement.

— Wa Aleykoum As-slam, Alex.

J'ai déjà travaillé avec lui lors des opérations américaines en Irak, pas besoin d'authentification au moment de notre rencontre.

— Alors Omar, que peux-tu me dire sur la situation ?

— Selon mes informateurs, il y a une centaine d'hommes dans cette ancienne base, et également une femme, mais je n'ai pas d'informations plus précises. Ce que je sais, c'est que deux personnes viennent chaque semaine à Bagdad.

— OK, il faut absolument que je rencontre l'une de ces personnes, je dois intégrer leur groupe.

— Bien. Je te fais signe dès que je suis informé de leur venue à Bagdad.

Nous nous quittons rapidement. Je n'ai plus qu'à attendre son message.

En attendant sa réponse, je me concentre sur la documentation que ma remise le patron, expliquant de façon un peu plus concrète le montage technique d'un laser :

*Le fonctionnement d'un laser repose sur un processus appelé « amplification de la lumière par émission stimulée de rayonnement ». Un laser est généralement constitué de trois composants principaux :*

*1. Une source d'énergie : cela peut être un courant électrique, une lampe flash ou même un autre laser. Cette source fournit de l'énergie au laser pour son fonctionnement.*

*2. Un milieu amplificateur : C'est un matériau solide, liquide ou gazeux qui est capable d'amplifier la lumière. Lorsque l'énergie fournie par la source d'énergie entre en contact avec le milieu amplificateur, elle excite les atomes ou les molécules du milieu, les amenant à un niveau d'énergie supérieur.*

3. Une cavité optique : c'est un espace confiné dans lequel la lumière peut circuler. La cavité optique est constituée de deux miroirs, l'un partiellement réfléchissant et l'autre totalement réfléchissant. Lorsque la lumière excitée traverse la cavité optique, elle passe plusieurs fois entre les deux miroirs, ce qui permet une amplification supplémentaire.

L'étape clé dans le fonctionnement d'un laser est l'émission stimulée de rayonnement. Lorsque les atomes ou les molécules excités retournent à leur niveau d'énergie d'origine, ils libèrent de l'énergie sous forme de photons. Ces photons libérés peuvent interagir avec d'autres atomes ou molécules excités dans le milieu amplificateur, ce qui provoque leur désexcitation et émission de photons identiques en termes d'énergie, de phase et de direction. Cette émission stimulée crée une cascade de photons identiques qui se propagent entre les deux miroirs de la cavité optique.

Le miroir totalement réfléchissant réfléchit tous les photons, tandis que le miroir partiellement réfléchissant permet à une petite partie des photons de sortir du laser sous forme d'un faisceau cohérent et directionnel. C'est ce faisceau laser cohérent et directionnel qui est utilisé dans de nombreuses applications.

À quel stade d'assemblage le groupe est-il arrivé ? Je n'en ai aucune idée.

N'ayant pas encore de nouvelles d'Omar, je décide d'aller faire un tour dans le quartier de l'hôtel, espérant trouver les rues plus animées à cette heure de la journée.

L'hôtel est situé en bordure d'un grand boulevard, une voie montante, une voie descendante. Je décide de partir à droite à la sortie de l'hôtel et commence par prendre des repères : je veux vérifier que personne ne tente de s'accrocher à mes basques. Pour cela, je photographie la disposition du trottoir de l'autre côté du boulevard, où aucune personne n'est visible dans un rayon de 500 mètres.

Sur mon trottoir, je jette un regard également, il y a plus de monde, c'est pourquoi je choisis de traverser pour changer de trottoir en arrivant devant le Ali Talaat Stationery et de remonter vers mon hôtel.

Cela me permet de vérifier si, sur le trottoir où il y a le plus de monde, quelqu'un se détache pour me suivre.

Tout me semble tranquille, pas de suspect en vue.

Je retransverse Al Saadoun et m'engouffre dans mon hôtel. La réception m'indique que j'ai un message sur mon téléphone de chambre.

Sans attendre l'ascenseur, je monte les deux étages à toute vitesse. Je reconnais la voix d'Omar au téléphone.

— Tu as rendez-vous dans 48 heures au Kaka Amin Kebab, à 14 heures.

J'ai déjà vu l'enseigne de ce restaurant, c'est sur le même côté de la rue que mon hôtel, à environ un kilomètre, facile d'accès, et facile aussi pour fuir.

48 heures plus tard, j'attends l'homme qui doit venir. Mais ce sont deux personnes qui pénètrent dans le kebab : l'un d'eux, le teint basané, taille moyenne et cheveux longs, se présente comme Henrique Cazuelas. Il parle anglais avec un fort accent sud-américain. Le second est de taille moyenne également mais j'ai bien du mal à deviner son origine. Son comportement m'indique rapidement que ce n'est pas lui qui commande.

— Pourquoi voulez-vous nous rencontrer ? demande Cazuelas.

— J'ai entendu parler de vous, je suis un mercenaire expérimenté susceptible de vous aider dans vos activités, et je suis à la recherche d'un emploi.

— Que savez-vous de nos activités ?

— Pas grand-chose, seulement que vous payez bien.

— Nous ne sommes à Bagdad que pour deux jours. Laissez-moi en parler avec notre chef. S'il est intéressé, je vous donnerai les instructions pour rejoindre notre base.

— À quel hôtel êtes-vous descendu ? me demande Henrique.

Je lui donne les informations demandées, puis les deux hommes tournent les talons et quittent le kebab, me laissant un peu perplexe. Et si je n'ai pas de réponse de leur part.

Je ne sais pas vraiment quoi penser de ces deux hommes : l'un n'a pas laissé échapper le moindre son de sa bouche, l'autre semble être plus prolix.

L'attente se prolonge. Je suis sur le qui-vive, toujours prudent. Je rentre en vérifiant régulièrement que je ne suis pas filé.



## Chapitre 3

### L'infiltration

Je reçois un message d'Omar : le contact est véritablement établi, le chef du groupe souhaite me rencontrer !

Le plus dur commence, je vais devoir me préparer à recevoir les assauts du chef lors de l'entretien.

Mes explications doivent être cohérentes, les informations que je vais produire doivent être vérifiables à 100 %. Je compte sur le long trajet du lendemain pour passer tout cela en revue.

Effectivement, je prends la route au petit matin, avec des provisions d'eau et de nourriture en prévision de ce long moment passé dans le désert pour rallier le repère du groupe.

Cette fois, je suis seul, mon destin entre les mains, ma survie totalement dépendante de la façon dont l'entretien va se passer.

La route est longue pour un homme seul, et le paysage n'est pas des plus accueillant : la typologie de la région est composée principalement de déserts et de steppes. Au fur et à mesure que je m'éloigne de Bagdad, j'entre dans une zone désertique, où les étendues de sable chaud et aride dominent le paysage. Cette région est connue sous le nom de désert de l'ouest de l'Irak.

Les températures peuvent être extrêmement élevées pendant les mois d'été, dépassant souvent les 45 °C. Il y a

également des variations de relief, avec des dunes de sable et des plaines rocailleuses, où la végétation se limite aux plantes capables de survivre avec très peu d'eau : acacia, espèces d'armoise et cactées. Il y a peu d'arbres, la région a été affectée par la déforestation due à la guerre et à l'exploitation illégale du bois. Je regarde le tableau de bord, la température est affichée à 32 degrés.

Quelque six heures plus tard, j'aperçois sur la droite une structure qui ressemble à un camp militaire entouré de barbelés.

Avant d'emprunter la petite route rocailleuse, je m'arrête sur le bas-côté, coupe le moteur et sors mes jumelles.

Je commence à observer la configuration du camp, il est effectivement délimité par des barbelés, sur une hauteur que j'estime à 2 mètres. Au centre, un bâtiment en forme de hangar. Sur la partie gauche, trois bâtiments sans étages en longueur et, sur la droite, deux gros bâtiments, probablement des garages, au vu du stationnement de plusieurs véhicules.

Il y a une entrée principale gardée par deux hommes armés.

Je redémarre la voiture et m'engage sur le chemin, jusqu'à arriver au checkpoint<sup>3</sup>, où je suis accueilli par les gardes :

— Vous ne pouvez pas entrer, me lâche l'un d'eux.

Je réponds avec assurance que je suis attendu.

— Attendez un instant, je vais vérifier.

---

<sup>3</sup> Poste de contrôle.

Après avoir demandé une pièce d'identité, l'homme rentre dans la cabane qui sert de poste de garde et attrape le téléphone. Une discussion brève, puis il passe la tête par l'ouverture de la cabane :

— OK, vous pouvez y aller, vous voyez le long bâtiment gris sur la gauche, c'est là.

Par la fenêtre de la voiture ouverte, whoa ! quelle chaleur, je regarde le tableau de bord : 39°. Je roule doucement afin de bien visualiser les lieux et de les fixer dans ma mémoire puis je stationne mon véhicule devant le bâtiment gris.

Je laisse dans la voiture mon pistolet Smith & Wesson 9 millimètres et rentre dans le bâtiment. Je suis un peu surpris qu'au checkpoint, une inspection de la voiture n'ait pas été faite.

Sur la gauche, un couloir dessert des pièces, des bureaux probablement. Un homme vêtu d'un treillis militaire classique vert kaki sort de la première pièce et s'avance vers moi.

— Bonjour, vous êtes Alex ?

Je hoche la tête et il me fait signe de le suivre.

Je lui emboîte le pas et me retrouve dans une pièce où trois autres personnes semblent nous attendre.

Parmi eux, l'un attire particulièrement mon attention : du haut de son mètre quatre-vingt, il a le crâne rasé et porte un visage très dur, type caucasien. Difficile de lui donner un âge, mais son allure générale laisse supposer qu'il avoisine la soixantaine. Il fait deux pas en avant, j'en fais de même.

— Bonjour, Anzor Azanayevs, le patron du groupe. Vous avez demandé à me rencontrer. Que savez-vous de nous, exactement ?

— Comme je l'ai déjà dit à vos hommes, pas grand-chose, si ce n'est que votre groupe réalise des opérations militaires en tout genre, et aussi que vous payez bien vos employés.

Cette dernière phrase lui arrache un léger sourire.

— De quelle origine êtes-vous ? continue-t-il.

— Je suis Anglais par mon père et Français par ma mère. J'ai passé de nombreuses années à Moscou, mon père occupant de hautes responsabilités à l'Ambassade britannique. Je parle l'anglais, le français et le russe.

— Et pourquoi quelqu'un comme vous souhaite-t-il intégrer un groupe comme le nôtre ?

— J'ai été très longtemps dans les forces spéciales françaises, et j'avoue aujourd'hui vouloir accéder à autre chose que les idéologies proposées. Et puis, qui ne souhaite pas augmenter son niveau de vie ? Les forces spéciales ne payent pas si bien.

— Très bien, déclare-t-il.

Il s'ensuit un long silence. Je sens que l'homme est intéressé, mais pas encore convaincu. La première question piège arrive rapidement :

— Vui gavaritie pa-russkij ?<sup>4</sup>

Je réponds immédiatement :

— Da. Ya mnoga liet gavoriou pa-russkij<sup>5</sup>.

Je demande si cette réponse est gênante, mais il m'assure que non :

---

<sup>4</sup> Vous parlez le russe.

<sup>5</sup> Oui, depuis plusieurs années.

— Bien au contraire, nous avons beaucoup de relations de travail avec la Russie.

Nouveau silence. J'hésite à poser des questions mais ne veux pas paraître intrusif ni trop curieux. Il reprend :

— À ce jour, nous nous concentrons sur un projet majeur, un gros développement. Cela nous rend un peu moins disponibles pour les opérations extérieures, bien que nous ayons plusieurs groupes opérant en Afrique.

— Pas de problème pour moi, je sais m'adapter à toutes les situations.

Il hoche lentement la tête.

— Je vous présente Khasan Zakayevs, mon adjoint et responsable du pilotage du projet dont je viens de parler.

Khasan s'avance à son tour pour se distinguer du collègue qui l'accompagne. Il n'est pas très grand, porte une barbe naissante et des cheveux grisonnants taillés en brosse.

Anzor reprend la parole :

— Si nous vous engageons, vous serez directement sous ses ordres. Nous cherchons justement depuis quelque temps un responsable à qui confier la sécurité du site.

Je demande, confiant :

— Quand serez-vous en mesure de me donner votre réponse ?

— Nous allons nous réunir pour prendre une décision. Vous pouvez aller vous restaurer au réfectoire, en attendant. Kassim Khalaf, que voici, va vous montrer le chemin.

Kassim est le troisième homme de la réunion, qui n'a pas pris la parole, il est visiblement Irakien. De taille moyenne, il a une chevelure noire, les yeux noirs et de grosses moustaches.

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai l'impression que je peux tirer quelque chose de cette personne : il a été souriant pendant tout l'entretien.

Je suis les pas de Kassim. Nous empruntons le couloir pour rejoindre le réfectoire, tout au bout. Là, Kassim m'indique les modalités de fonctionnement et me signifie qu'il viendra me chercher dans une heure.

Je regarde le tableau : le menu du jour est bien entendu composé de plats irakiens. Au choix, du masgouf ou bien du quzi. Cela ne me dérange pas. Pendant mon passage en Irak, j'ai déjà eu l'occasion de goûter cette cuisine traditionnelle.

Les masgoufs sont des carpes assaisonnées et grillées. C'est l'un des plats les plus anciens d'Irak, qui remonte à l'époque des Babyloniens et des Sumériens, qui pêchaient le poisson dans le Tigre et le cuisinaient.

Les carpes sont disséquées et marinées dans une sauce composée d'huile d'olive, de sel, de tamarin et de curcuma avant d'être grillées sur un type spécial de poêle à charbon de bois.

Lorsqu'il est croustillant, le poisson est servi sur une assiette avec des légumes, du riz, du citron et des herbes, qui lui donnent un arôme attrayant.

J'apprécie particulièrement le quzi, qui est un plat composé de riz avec de l'agneau rôti et décoré de raisins secs, de noix de cajou et d'amandes. Il a toujours été l'un des plats les plus appréciés d'Irak et est souvent servi lors de festivals ou de réunions de famille. Le quzi nécessite presque une journée

pour rôtir lentement, et l'agneau est farci de riz parfumé, d'épices, de légumes et de noix.

Je me laisse tenter par ce dernier plat, le tout accompagné d'un thé.

Pendant ce moment de répit, je me remémore la conversation avec Anzor. Je m'étonne qu'il n'ait pas été trop inquisiteur. A-t-il des doutes sur ma personne ? Connaît-il ma véritable identité ?

Je suis d'ailleurs surpris de ne pas avoir vu Henrique, l'homme que j'ai rencontré à Bagdad, ma couverture serait-elle compromise ?

Autant de questions qui restent sans réponse pour le moment.

Kassim est de retour parfaitement à l'heure. Nous retournons au bureau, où Anzor nous attend, toujours flanqué de Khasan.

— Bien, nous avons décidé de vous proposer de rejoindre le groupe. Vous aurez une prime fixe mensuelle de 4 000 dollars américains. Vous serez logé et nourri. Nous vous affectons au poste de responsable de la sécurité du camp.

Je l'interroge :

— Le poste requiert-il une présence continue sur base ou devrais-je prendre part à des opérations extérieures ?

— Pour le moment, nous devons finaliser notre projet, mais si c'est nécessaire nous vous enverrons en opération. Nous avons aussi besoin de faire connaissance.

— Très bien, j'accepte votre proposition.

— Parfait, je vais préparer votre contrat. Kassim sera votre agent de liaison avec moi, ou avec Khasan. Il va vous faire

visiter le site et vous présenter les personnes que vous êtes susceptible de croiser régulièrement.

Les événements semblent prendre une bonne tournure. Je reste cependant concentré et sur mes gardes.

Kassim commence par me proposer de déposer mes affaires dans mes quartiers, avant d'aller découvrir le site.

Les logements se trouvent dans le second bâtiment, identique à celui où j'ai rencontré Anzor. Kassim ouvre une porte située en bout de bâtiment. Je découvre une chambre relativement grande, séparée d'un salon par une demi-cloison. Il y a également une salle de bains avec douche.

Je lui demande de me reprendre dans un quart d'heure, le temps de récupérer mes affaires dans ma voiture. Je mets à profit ce temps pour observer la topographie des lieux.

En bout de couloir, la porte de ma chambre jouxte celle qui donne sur l'extérieur. Pratique.

De la fenêtre de ma chambre, j'ai une vue sur le grand hangar et sur le checkpoint. Utile également.

Je m'empresse de ranger mes affaires, juste le temps de tendre un piège à qui viendra fouiller : je laisse sur mon lit une valise, je tire un de mes longs cheveux, entre la fermeture éclair et la poignée de la valise.

Le premier qui tentera de l'ouvrir cassera le cheveu sans même s'en rendre compte.

Je rejoins Kassim dans la cour, direction le grand hangar. Après une centaine de mètres, Kassim utilise un digicode puis pousse la porte, je lui emboîte le pas à l'intérieur.

C'est très certainement un ancien hangar pour avions, avec sa très haute toiture. Les personnes à l'intérieur semblent minuscules. Dans un coin se trouve une espèce d'établi sur lequel repose quelque chose qui ressemble à une mini-fusée. Deux personnes vont et viennent autour de ce drôle d'engin.

Nous nous approchons d'eux et Kassim fait les présentations :

— Alex, voici le Dr Elena Rossi et le Professeur Akos Araki. Ils sont tous les deux ici pour mettre au point une nouvelle technologie dont ils vous parleront un peu plus tard. Elena et Akos, voici Alex, qui sera chargé de votre sécurité et de celle du site. Il sera votre relais avec la direction du groupe. Je vous laisse faire connaissance.

J'ai observé les deux personnes pendant que Kassim faisait les présentations. Le Docteur Elena Rossi ne semble pas à son aise, par contre elle fixe en permanence mes yeux.

C'est une jolie jeune femme, aux yeux clairs, les cheveux noirs, la quarantaine, 1,65 m, d'origine italienne, je suppose.

Lui, de petite taille, une tonsure précoce, la soixantaine probablement, les yeux un peu fuyants, ne m'inspire pas une très grande confiance, son personnage m'interpelle.

Celui qui est présenté comme l'adjoint d'Elena a une tête de faux témoin, il ferait une taupe parfaite. Au profit de qui ? Difficile à dire pour l'instant.

J'aimerais bien parler avec Elena, sans avoir Akos sur le dos. Dans le document qui m'a été remis par le patron, la nationalité de Araki me laisse dubitatif, il est Hongrois de naissance, membre du parti du Président de la Hongrie qui, comme tout le monde le sait, est farouchement solidaire de la Russie, et je ne souhaite pas qu'il soit présent lors de ma conversation avec Madame Rossi.

Cette première journée est riche d'enseignements et de rencontres. Il me faudra faire plus ample connaissance avec chacun pour découvrir leur personnalité respective et déterminer ceux dont je devrais me méfier et ceux qui pourraient éventuellement devenir des alliés.

En rentrant dans mon logement à la fin de la journée, je me précipite sur ma valise et découvre que le long cheveu n'est plus là.

Une personne s'est introduite dans ma chambre et a fouillé dans mes affaires. Je ne suis pas surpris, ils ne peuvent pas m'accorder leur confiance si rapidement.

## Chapitre 4

# L'Alliance Inattendue

Le lendemain, Kassim vient me voir et me remet un sac kaki :

— C'est pour votre sécurité, dit-il sans s'encombrer d'explications.

J'ouvre le sac et découvre un pistolet Tokarev TT33<sup>6</sup>. C'est le meilleur que l'on puisse trouver, mais ce pistolet chamberé dans ce calibre spécifique pourrait, selon certains, traverser les gilets pare-balles souples, le pouvoir pénétrant de cette munition étant largement supérieur à celui de mon 9 mm.

Je remercie Kassim, bien que je préfère mon Smith & Wesson, plus maniable.

Kassim m'entraîne ensuite vers le troisième bâtiment : celui-ci est plus petit que les deux autres, il comporte deux grands bureaux, et une salle de réunion.

— Voici votre bureau, déclare-t-il. Le téléphone est relié à l'ensemble des bureaux du site, vous avez un listing avec les différents codes des interlocuteurs que vous voulez appeler. Par exemple, le poste du checkpoint, c'est le 350. Allons voir les garages, maintenant.

---

<sup>6</sup> Pistolet semi-automatique simple action développé pour l'Armée rouge. Munitions : 7,62 x 25.

Je n'ai pas le temps de lui répondre que nous nous dirigeons déjà vers l'est du camp, là où j'ai bien identifié les voitures en stationnement.

Il y a trois berlines DACIA de couleur noire et deux camions de transport de troupes, deux jeeps et un pick-up.

La visite se termine. Nous retournons à mon bureau pour que j'y prenne mon poste. J'admets avoir beaucoup de questions à poser à Kassim, mais il n'y semble pas fermé.

— Ces questions sont principalement celles qui concernent la sécurité :

Quelle est la rotation des deux gardiens du poste de garde ?

Le système réseau du téléphone est-il sur écoute ?

Des caméras sont-elles installées sur le camp ?

La clôture extérieure est-elle électrifiée ?

La clé du grand hangar est-elle à ma disposition ?

— OK je vais vous répondre. Le camp est très ancien, il est resté inoccupé très longtemps, il a été repris par Monsieur Azanayevs, il y a seulement 8 mois, et il n'est pas prévu qu'il y reste très longtemps.

Tout ce que vous venez de me demander n'est pas installé ici, à l'exception du téléphone, les communications internes et externes sont enregistrées, cela se passe dans le bureau à côté du vôtre.

C'est aussi pour cette raison que vous êtes là, pour améliorer ce qui peut l'être à moindres frais.

Le personnel du poste de garde change toutes les huit heures.

En ce qui concerne la clé du hangar, pour l'instant vous n'en êtes pas détenteur.

— Très bien, merci pour toutes ces précisions, je verrai avec vous plus tard ce qui pourra être fait.

Je m'installe à mon bureau. Je réalise là, dans ce vieux fauteuil en cuir, que la surveillance et l'enquête vont véritablement commencer.

J'attrape le téléphone et compose le numéro d'Elena Rossi. Ça sonne quelques secondes, mais j'entends un « allô » fleuri d'un joli accent italien.

— Bonjour, Madame Rossi, c'est Alex Turner. Pourriez-vous venir me voir à mon bureau ? C'est dans le dernier bâtiment, le moins long.

— Oui, je serai là dans quinze minutes, dit-elle sans hésiter.

Quand on frappe à la porte un quart d'heure plus tard, je vais l'accueillir :

— Comment allez-vous, ce matin ?

— Je vais bien, merci, répond-elle avec un air étonné.

— Bien. Je voulais vous voir d'abord pour faire un peu plus connaissance, puis pour que vous m'en disiez un peu plus sur le projet. Vous êtes italienne, je suppose, de quelle région ?

— Oui, je viens de la région de Milan, où réside ma maman.

— Grands dieux, que faites-vous dans ce repère ? Comment avez-vous été recrutée ? Vous êtes ici de votre plein gré ?

— Non, j'ai été kidnappée par eux, pour me forcer à travailler sur ce projet dont on va parler, ce sont des malins, ils

m'ont obligée à téléphoner à ma mère, pour la prévenir que j'allais bien et que je serai un bon moment sans pouvoir la rappeler.

— Je comprends.

Bon, alors parlez-moi de ce projet.

— C'est très simple, vous avez déjà entendu parler du laser ?

— Oui, bien entendu.

— Ce groupe a volé les documents de la technologie militaire appliquée au laser, mais pour le moment ils ne savent pas comment faire pour le rendre plus efficace.

Pour l'instant, les applications militaires sont très peu performantes. Le but qu'ils veulent atteindre, c'est d'obtenir un laser capable de détruire en un seul tir n'importe quelle cible. Je suis donc chargée, en fonction de mes compétences, de réussir cette transformation.

— Comment pouvez-vous participer à une telle opération ?

— Je suis une captive des trafiquants, je suis forcée de travailler sur cette technologie, je n'ai pas le choix.

C'est mon cursus qui les a intéressés. J'ai été inscrite dans l'une des universités italiennes qui propose des études dans les domaines de l'optique, l'électricité et la physique quantique, l'Université de Milan. J'y ai fréquenté les laboratoires de recherche spécialisés où les étudiants peuvent mener des expériences et des projets dans ces domaines.

Puis j'ai terminé mon Doctorat dans l'un des instituts de recherche les plus renommés aux États-Unis dans le domaine

de la spécification laser, au Lawrence Livermore National Laboratory (LLNL), situé en Californie.

— Je ne pensais pas trouver tant de compétences ici, dis-je. Très bien, je vous libère. Si vous avez besoin de me joindre, mon numéro de poste est le 351.

Elena Rossi s'éclipse sans trop poser de questions.

À la vue de son CV, je suis certain que le groupe n'a pas fait un mauvais choix en la kidnappant. En revanche, je suis plus circonspect concernant Akos. Mes recherches sur le Net ne font que confirmer ce que je pense : il n'y a pas grand-chose, mais j'y apprends qu'il a appartenu au parti politique de Viktor Branov, qui se range dans le camp de Moscou sur la plupart des questions internationales d'importance. Cela me laisse supposer qu'il pourrait être une taupe pour les Russes, ou simplement que le groupe travaille étroitement avec le gouvernement russe.

Je sors faire un tour dans le camp. Il y a beaucoup de petits ateliers où des hommes, pour la plupart arabes, probablement irakiens même, assemblent toutes sortes de pièces.

En réfléchissant, je me pose une question à laquelle j'ai du mal à répondre. Elena m'a avoué qu'elle a été kidnappée, qu'elle est là contre sa volonté.

Pourquoi se dévoiler de la sorte auprès de moi, alors que je suis chargé de la surveiller, de contrôler, a-t-elle une intention que je n'ai pas encore décelée ?

Une question me taraude : quelqu'un a-t-il les compétences pour être capable de contrôler les activités d'Elena ? Je pourrais lui demander de dissimuler quelques informations à son adjoint.